

Marionnettiste, metteuse en scène, comédienne et confectionneuse d'objets insolites, Camille Trouvé compte plus d'une corde à son arc. Formée à l'art de la marionnette auprès de Jonathan Hayter, à la mise en scène et à l'art de l'interprétation auprès de Wajdi Mouawad, François Cervantes et Catherine Germain, elle co-fonde la Compagnie Les Chiffonnières avec Steffie Bayer et Natacha Muet en 1996. Cinq spectacles de marionnettes voient alors le jour dont *La Peur au Ventre* (2000) et *Le Baron Perché* (2002). Dès lors, Camille Trouvé entame une recherche active autour des rapports et correspondances entre image et musique. Un domaine de réflexion et de prédilection qu'elle poursuit aux côtés de de Brice Berthoud après une rencontre décisive en 1999 et à la suite de laquelle la Compagnie Les Anges au Plafond est créée. Interrogeant l'efficacité d'une image à suggérer une présence ou à raconter une histoire, Camille Trouvé manipule marionnettes, figures de papier, pliages et « pop-up », empruntant à l'histoire mythologique, journalistique, littéraire et artistique, tout un éventail de récits. Dans chacune de ses créations, l'image n'est jamais arbitraire, mais bien plus iconique pour mieux dépeindre une société parfois absurde, ses mœurs et ses inégalités. Avec la figure de Camille Claudel (*Les mains de Camille*), elle aborde l'histoire de tout un siècle, où l'émancipation féminine et la place de l'artiste femme n'étaient pas encore acquises. Poursuivant cette passion pour la sculptrice, elle reprend le personnage dans *Du rêve que fut ma vie*, dont le récit suit une proluxe correspondance tenue par l'artiste et dont les images de la « folle de Rodin » ou encore de sa simple élève sont remises en cause. Avec *Le Cri Quotidien* (sorte de manifeste pour son théâtre de papier), Camille Trouvé tourne les pages d'un journal d'où jaillit tout un monde pour figurer et imager les informations journalières.

“ À L'AUTRE BOUT DU FIL ”

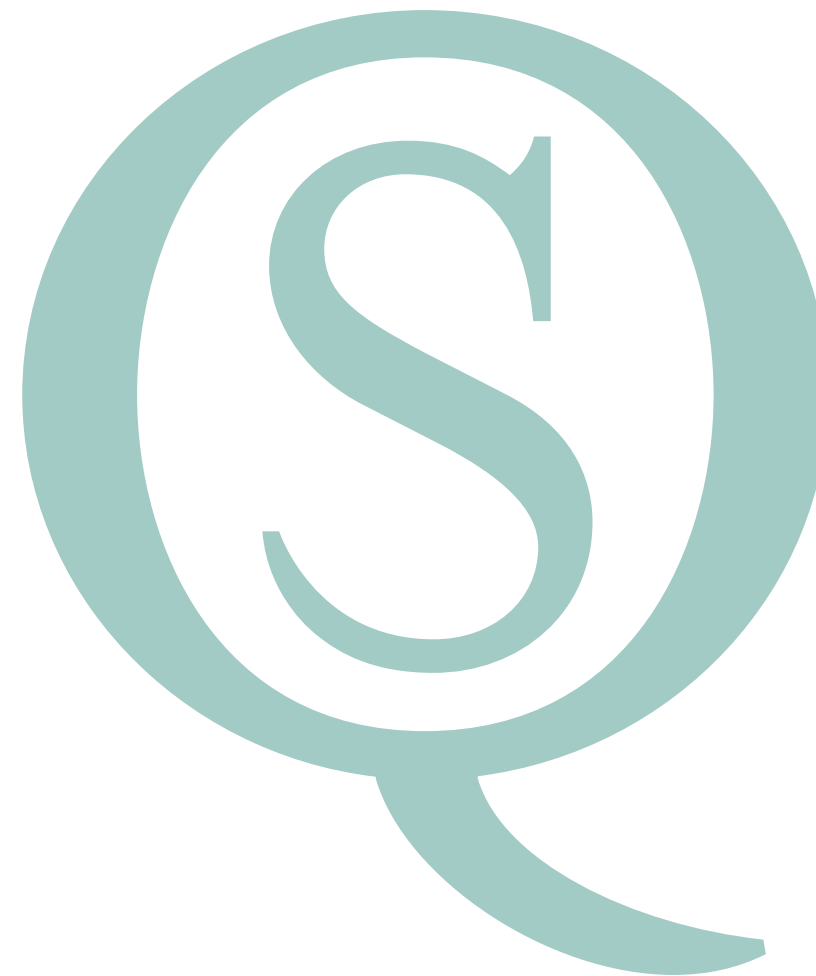
Temps fort consacré à la marionnette

SAMEDI 18 NOVEMBRE & LE CRI QUOTIDIEN \ POP UP
DIMANCHE 19 NOVEMBRE À 14H30 Cie Les Anges au Plafond

MARDI 21 NOVEMBRE À 20H15 ET BIEN, DANSEZ MAINTENANT \ MARIONNETTES
Ilka Schönbein - Theater Meschugge

VENDREDI 25 NOVEMBRE À 20H15 TREMBLEZ, MACHINES ! & ANIMAL ÉPIQUE \ THÉÂTRE D'OBJETS - Dès 7 ans
Cie Les ateliers du spectacle

JUSQU'AU 20 DECEMBRE FREE TICKET - KILOMETRE ZERO \ SPECTACLES MINIATURES
DU LUNDI AU VENDREDI 14H -18 H Cécile Léna - Entrée libre



DU RÊVE QUE FUT MA VIE

Brice Berthoud | Camille Trouvé
Les Anges au Plafond



ville de **gradignan**



Conversation avec Camille Trouvé

Jeremy Tristan Gavras : Vous êtes marionnettiste, metteuse en scène, comédienne, mais aussi artisane et confectionneuse d'objets en tout genre. Pour *Du rêve que fut ma vie*, vous travaillez avec votre collaborateur Brice Berthoud, en manipulant des marionnettes et du papier pour faire vivre les correspondances de Camille Claudel. Pouvez-vous nous présenter ce travail de « pop-up », de théâtre de papier animé ?

Camille Trouvé : Très concrètement, le pop-up permet de faire surgir une forme en papier, grâce à la force mécanique de la pliure. Le mot "pop-up" signifie d'ailleurs "surgir". Autrement dit, au moment où l'on défait le pli, lorsqu'on ouvre la page, une forme de papier en 2D ou 3D surgit. C'est un système de pliage qui peut être parfois assez simple ou savant, en fonction du nombre de plis et d'angles que l'on combine pour faire apparaître la forme imaginée. Pourquoi l'utiliser sur ce spectacle en particulier ? C'est justement parce que l'on traite des correspondances de Camille Claudel. On s'est attaché à ses courriers, à toutes les lettres qu'elle a écrites depuis son adolescence jusqu'à la fin de sa vie, et notamment pendant les 30 années d'internement en hôpital psychiatrique. Notre désir était de traiter chaque correspondance par une feuille blanche. Chaque petite et grande feuille devient alors le support d'une lettre, dont la métamorphose en objet pop-up restitue toute l'émotion de ce qu'on pouvait y lire. Nous avons ensuite décliné cette idée pour une quinzaine de lettres choisies parmi les 300 éditées, afin de dessiner le plus fidèlement possible le portrait d'une femme artiste, d'une femme libre jusqu'à son internement.

Pour ce spectacle, vous travaillez également avec une contrebassiste, Fanny Lasfargues, dont les compositions suivent les lettres épistolaires de Claudel et dont les sonorités accompagnent vos paroles. Comment s'est pensée cette collaboration qui permet d'entremêler texte et musique ?

Ce fut une très belle rencontre. Fanny Lasfargues est une contrebassiste de jazz, surtout expérimental, et qui fait partie, entre autres, du Collectif Coax. Elle a travaillé et cherché un univers sonore, toute une palette sonore autour de son instrument. Elle traite le son comme une matière en utilisant plusieurs petits instruments pour frapper et frotter les cordes. Elle s'appuie également sur des boucles électroniques. Toute cette matière développée, cette sonorité singulière créée, pouvait répondre aux émotions contenues dans les correspondances de Camille Claudel. Lorsque nous avons écouté son solo de contrebasse, on s'est dit que ce serait très beau de confronter la manière dont Fanny Lasfargue sculpte son univers sonore avec la manière dont Camille Claudel sculpte la matière, en l'occurrence ici le papier. Nous nous sommes rencontrées très simplement, afin de confronter nos deux univers sur un plateau. Nous avons chacune nos objets : elle, sa contrebasse, ses pédales et ses boucles ; moi, mes feuilles et mes pliages. Nous avons commencé à improviser ensemble et trouvé des lignes d'émotions communes. La musique s'est composée ainsi, sur une base d'impro. Fanny les a réécrites pour donner une musique unique et originale. Pas-

ser de l'électro à l'expérimental ou au groove dans un univers XIXème crée une tension et un décalage ! C'est ce que nous avons cherché pour ce spectacle et ça marche très bien !

Avec ce spectacle, vous poursuivez votre travail autour de Camille Claudel dont *Les mains de Camille*, créé en 2012, était le premier volet. Ici, vous entrez plus en intimité avec cette figure tourmentée et inventive. Vous revenez sur ses correspondances où on y découvre tout son désarroi, mais également ses relations, avec son marchand d'art, le critique d'art Gustave Geffroy, son frère Paul, sa mère, son psychiatre... Qu'est-ce qui vous fascine autant chez ce personnage ? C'est de l'ordre de la fascination en effet ! L'un de mes premiers spectacles pour la Compagnie Les Anges au Plafond, avec Brice Berthoud, racontait l'histoire d'Antigone. Camille Claudel est un peu la petite sœur d'Antigone, une sorte de mythe contemporain. Comme Antigone, elle transgresse les lois de la société de son époque. Au XIXème siècle, une femme ne pouvait pas sculpter du nu, n'avait pas accès aux Beaux-Arts... Par intuition artistique, par génie aussi, elle transgresse un peu toutes ces lois, dans un premier temps, sans se rendre compte du risque qu'elle prend, pour finalement payer le prix fort – ses trente dernières années –, comme une sorte de châtiment mythologique. Comme les mythes de la tragédie grecque, son exemple à susciter l'effroi et la pitié ! C'est également une femme libre qui ouvre la voie à beaucoup d'autres femmes du XXème. Dans le premier spectacle, *Les Mains de Camille*, nous dépeignons la femme artiste du XIXème, avec une description du siècle, son lot de personnages secondaires, les causeuses, les critiques d'art, l'huissier et la famille Claudel. Avec *Du rêve que fut ma vie*, il y a l'envie de plonger dans son intimité, dans ses mots, de trouver ses sensations, ses sentiments, son énergie et aussi ce qui s'est passé avec Rodin. On a disséqué les lettres d'amour en cherchant où avait eu lieu la rupture, qu'est-ce qu'ils s'étaient dit au moment de la déchirure. Il s'agit d'une pièce beaucoup plus intime, plus centrée sur la femme habitée par l'art, mais aussi la femme sensuelle, dans une relation érotique avec le maître. C'est un autre point de vue de l'histoire. Un seul spectacle ne suffisait peut-être pas à tout dire !

Trop souvent considérée comme "la folle de Rodin", comme son élève, sa muse, vous essayez en effet de dépeindre une autre Claudel, de montrer, en restituant minutieusement et sans aucune modification ses propres lettres, la figure géniale de Camille Claudel et non plus la « folle amante » ou la « folle artiste »...

Exactement oui. *Du rêve que fut ma vie* montre la jeune femme, l'adolescente, puis la femme pleine de vie, très pétillante. Je la vois un peu comme une punk, c'est à dire un peu en révolte contre les choses de la société, mais pas folle, plutôt habitée par son art, sensuelle, et jeune d'esprit. La folie chez Camille Claudel est déclenchée aussi par l'absence de reconnaissance, la déception, la trahison et l'abandon. Toutes ses modalités fragilisent son psychique et elle tombe dès lors dans une grande solitude. Par ailleurs, c'est très romantique de penser qu'il faut être fou pour être artiste ou pour être génial. Cela peut être le cas pour d'autres poètes ou artistes qui basculent dans la folie. Au final, il n'y a pas de règle. Cependant, dans le cas de Camille, il y a une réelle recherche d'identité artistique, picturale, elle se bat pour être reconnue en tant que sculptrice. La rupture amoureuse avec Rodin est aussi une rupture de l'élève et du maître, de son emprise imposante. Rodin a accueilli d'autres praticiens dans son atelier : Bourdelle, Pompon, Brancusi, Nivet ou encore Maillol. François Pompon dira d'ailleurs de lui : « rien ne pousse à l'ombre des grands chênes ». Tant que l'on restait dans l'atelier de Rodin, on travaillait pour le maître et on ne faisait pas éclore son identité artistique. On était alors au service du maître....

Propos recueillis par Jeremy Tristan Gavras, novembre 2017

Création
Camille Trouvé
Brice Berthoud
Avec
Camille Trouvé
Musique
Fanny Lasfargues
Scénographie &
mise en page
Brice Berthoud
assisté de Jonas Coutancier
Collaboration artistique
Saskia Berthoud
Costume
Séverine Thiébault
Aide à la construction
Magali Rousseau
Création lumières &
régie
Marina Gabillaud
